

LE SILENCE DE DIEU
LA PUISSANCE CRÉATRICE CONFONDANT JOB

Candice BLEIN, Sonia GALBRAITH,
Anaïs HAMMAD, Laurine MAGNIN,
Cassandra MERCIER, Anne VAN DEN OEVER.

LE SILENCE DE DIEU : DIEU EST LOIN ET LE MAL TRIOMPHE.

CHAPITRE 23, VERSETS 1-13

CHAPITRE 24, VERSETS 1-11

Le Livre de Job est l'un des livres de la Bible qui a le plus inspiré les artistes. Il traite d'une des questions existentielles que les hommes se posent depuis toujours, celle du Mal. En s'opposant à la pensée de son époque, l'auteur s'interroge sur la souffrance inexplicable des innocents. A travers l'histoire de Job, il remet en question la théorie de la rétribution, selon laquelle Dieu bénirait les justes et punirait les méchants. Job, l'homme qui était juste aux yeux de Dieu, sera mis à l'épreuve par Satan. Ce dernier avait parié avec Dieu que Job ne l'aimerait plus s'il lui enlèverait tout ce qu'il possédait. Ainsi Job perd tous ses biens, ses enfants et sa santé sans comprendre pourquoi. Sa femme l'incite à maudire Dieu, puisqu'il lui a tout enlevé, mais Job choisit de garder confiance. Ses trois amis essaient également de lui donner des conseils. Ils lui rappellent la théorie de la rétribution. Si Job souffre ainsi, c'est parce qu'il a dû pécher. Ils l'encouragent à se repentir afin d'obtenir le pardon de Dieu et de retrouver le bonheur.

Dans le passage suivant Job répond à ses trois amis en s'opposant fortement à leurs idées. Il affirme son innocence et exprime son incompréhension face au malheur qu'il subit et face aux misères que les méchants infligent aux faibles. Jamais il ne maudira Dieu, mais il sera pris par des doutes sur la bonté de Yahvé. Sans cesse il cherche à trouver la vérité et son désir profond est de parler avec Dieu pour enfin pouvoir comprendre. Mais Dieu reste invisible.

23 ¹Job prit la parole et dit :

²Encore aujourd'hui ma plainte est une révolte ;
ma main comprime mon gémissement.

³Oh ! Si je savais comment l'atteindre,
parvenir jusqu'à sa demeure,

⁴J'ouvrirais un procès devant lui,
ma bouche serait pleine de griefs.

⁵Je connaîtrais les termes de sa réponse,
attentif à ce qu'il me dirait.

⁶Jetterait-il toute sa force dans ce débat avec moi ?
Non, il lui suffirait de me prêter attention.

⁷Il reconnaîtrait dans son adversaire un homme droit,
et je triompherais de mon juge^a.

⁸Si je vais vers l'orient, il est absent ;
vers l'occident, je ne l'aperçois pas.

⁹Quand il agit au nord, je ne le vois pas,
il reste invisible, si je me tourne au midi.

^a V. 3-7 : Job désire parler avec Dieu et par là il le considère comme son égal.

- ¹⁰Et pourtant, la voie qui est la mienne^b, il la connaît !
Qu'il me passe au creuset^c : or pur j'en sortirai !
- ¹¹Mon pied s'est attaché à ses pas,
j'ai gardé sa voie sans dévier ;
- ¹²je n'ai pas négligé le commandement de ses lèvres,
j'ai abrité dans mon sein les parole de sa bouche.
- ¹³Mais lui décide, qui le fera changer ?
Ce qu'il a projeté, il l'accomplit.
- 24** ¹Pourquoi Shaddai^d n'a-t-il pas des temps en réserve^e,
et ses fidèles ne voient-ils pas ses jours ?
- ²Les méchants déplacent les bornes^f,
ils enlèvent troupeau et berger^g.
- ³On emmène l'âne des orphelins^h,
on prend en gage le bœuf de la veuve.
- ⁴Les indigents doivent s'écarter du chemin,
les pauvres du pays se cacher tous ensemble.
- ⁵Tels les onagresⁱ du désert, ils sortent à leur travail,
cherchant dès l'aube une proie,
et le soir, du pain pour leurs petits.
- ⁶Ils moissonnent dans le champ d'un vaurien,
ils pillent la vigne d'un méchant.
- ⁷Ils s'en vont nus, sans vêtements ;
affamés, ils portent les gerbes.
- ⁸Entre deux murettes, ils pressent l'huile ;
altérés, ils foulent les cuves.
- ⁹Ils passent la nuit nus, sans vêtements,
sans couverture contre le froid.
- ¹⁰L'averse des montagnes les transperce ;
faute d'abri, ils étreignent le rocher.
- ¹¹On arrache l'orphelin à la mamelle,
on prend en gage le nourrisson du pauvre.

^b La souffrance et l'innocence de Job.

^c Un « creuset » est un récipient en terre cuite utilisé pour fondre des alliages et pour épurer les métaux. Job invite Dieu à vérifier sa pureté et son innocence.

^d « Shaddai » est un des noms de Dieu.

^e « Les temps en réserve » désignent le temps où la justice règnera sur la terre. Les véritables amis de Dieu soupirent après ce temps, mais ces jours n'arrivent pas. (La Bible de Neuchâtel)

^f Les « méchants » déplacent les bornes des propriétés, c'est-à-dire qu'ils volent des parcelles de terrain.

^g Job oppose aux forts qui oppriment les autres, v. 2-4, la basse classe des prolétaires indigents, v. 5-12, dont la misère crie vers Dieu. (Bible de Jérusalem)

^h Les méchants s'attaquent seulement aux faibles

ⁱ Ce sont des ânes sauvages

LA SAGESSE CRÉATRICE CONFONDANT JOB

CHAPITRE 38, VERSETS 1-32

CHAPITRE 42, VERSETS 1-6

Job s'est lamenté pendant plusieurs chapitres sans aucun signe de la part de Dieu. Ses amis ne cessent pas de lui dire qu'il a tort d'affirmer son innocence. Dans le chapitre 38, Dieu brise enfin le silence et répond à Job. Mais ce n'est pas la réponse que la victime attendait. Au lieu d'expliquer à Job pourquoi il a souffert, Dieu lui pose des questions rhétoriques afin de montrer sa supériorité. Les questions traitent de la création du monde et mettent en avant sa puissance créatrice. Au fond, ce passage expose le fait que Dieu est sur un autre plan que l'homme et que celui-ci est dépassé par la question du Mal. Il ne faut pas essayer de trouver une explication pour la souffrance des innocents car le projet divin échappe à l'homme.

Après ce discours étonnant, Job reprend la parole pour la dernière fois, dans le chapitre 42. Il retire tout ce qu'il a dit et confesse que Yavhé a raison. Enfin il se repent de sa révolte.

38 ¹Yahvé répondit à Job du sein de la tempête^j et dit :

²Quel est celui-là qui obscurcit mes plans
par des propos dénué de sens ?

³Ceins tes reins comme un brave :
je vais t'interroger et tu m'instruiras^k.

⁴Où étais-tu quand je fondai la terre ?
Parle, si ton savoir est éclairé.

⁵Qui en fixa les mesures, le saurais-tu^l,
ou qui tendit sur elle le cordeau ?

⁶Sur quel appui s'enfoncent ses socles ?
Qui posa sa pierre angulaire^m,

⁷parmi le concert joyeux des étoiles du matin
et les acclamations unanimes des Fils de Dieuⁿ ?

⁸Qui enferma la mer à deux battants,
quand elle sortit du sein^o, bondissante ;

^j La « tempête » est une théophanie, une manifestation de Dieu aux hommes. La tempête représente la colère de Dieu, il se sert souvent de phénomènes météorologiques pour impressionner les hommes

^k Les rôles sont inversés : Dieu attaque et invite Job à se défendre. C'est une provocation. (Bible de Jérusalem)

^l Chacun sait que c'est Dieu qui a créé la terre, et le verset 4 vient de le rappeler. La question a une autre portée : Te rends-tu compte de la grandeur de celui qui a formé la terre ? (Bible de Neuchâtel)

^m C'est la pierre d'angle d'un bâtiment, qui tient toute la construction.

ⁿ Les Anges.

^o L'intérieur de la terre, d'où la mer est censée avoir jailli avec impétuosité. Si elle n'a pas submergé toute la terre, c'est que Dieu lui a assigné des limites. (Bible de Neuchâtel)

- ⁹Quand je mis sur elle une nuée pour vêtement
et fis des nuages sombres ses langes ;
¹⁰quand je découpai pour elle sa limite
et plaçai portes et verrou ?
¹¹« Tu n'iras pas plus loin, lui dis-je,
ici se brisera l'orgueil de tes flots ! »
¹²As-tu, une fois dans ta vie, commandé au matin ?
Assigné l'aurore à son poste,
¹³pour qu'elle saisisse la terre par les bords
et en secoue les méchants^p ?
¹⁴Alors elle la change en argile de sceau^q
et la teint comme un vêtement ;
¹⁵elle ôte aux méchants leur lumière,
brise le bras qui se levait^r.
¹⁶As-tu pénétré jusqu'aux sources marines,
circuité au fond de l'Abîme ?
¹⁷Les portes de la Mort te furent-elles montrées,
as-tu vu les portes du pays de l'ombre de mort ?
¹⁸As-tu quelque idée des étendues terrestres ?
Raconte, si tu sais tout cela.
¹⁹De quel côté habite la lumière,
et les ténèbres, où résident-elles,
²⁰pour que tu puisses les conduire dans leur domaine,
et distinguer les accès de leur maison^s ?
²¹Si tu le sais, c'est qu'alors tu es né,
et tu comptes des jours bien nombreux^t !
²²Es-tu parvenu jusqu'aux dépôts de neige ?
As-tu vu les réserves de grêles,
²³que je ménage pour les temps de détresses,
pour les jours de bataille et de guerre ?
²⁴De quel côté se divise l'éclair,
où se répand sur terre le vent d'est ?

^p Métaphore : la terre est figurée comme un tapis que la ménagère secoue. La poussière qui tombe, ce sont les méchants.

^q Argile rouge représentant la couleur du ciel lors du lever du soleil.

^r Le bras qui se levait pour frapper ou accomplir un crime retombe comme brisé quand paraît le jour. Pour comprendre certains termes de ce passage, il faut se rappeler que, dans le midi, le passage de la nuit au jour et du jour à la nuit est beaucoup plus brusque que dans les régions septentrionales. (Bible de Neuchâtel)

^s La lumière est personnifiée comme une entité distincte du soleil. Elle regagne chaque soir son domicile tandis que sortent les ténèbres. (Bible de Jérusalem)

^t Exclamation très ironique : Job n'était évidemment pas encore né au moment de la création.

²⁵Qui perce un canal pour l'averse,
fraie la route aux roulements du tonnerre,
²⁶pour faire pleuvoir sur une terre sans hommes,
sur un désert que nul n'habite^u,
²⁷pour habiter les solitudes désolées,
faire germer l'herbe sur la steppe^v ?
²⁸La pluie a-t-elle un père,
ou qui engendre les gouttes de rosée ?
²⁹De quel ventre sort la glace,
et le givre des cieus, qui l'enfante,
³⁰quand les eaux disparaissent en se pétrifiant
et que devient compacte la surface de l'abîme ?
³¹Peux-tu nouer les liens des Pléiades^w,
desserrer les cordes d'Orion^x,
³²amener la Couronne^y en son temps,
conduire l'Ourse avec ses petits^z ?

42 ¹Et Job fit cette réponse à Yahvé :
²Je sais que tu es tout-puissant :
ce que tu conçois, tu peux le réaliser.
³Qui est celui-là qui voile tes plans,
par des propos dénués de sens ?
Oui, j'ai raconté des œuvres grandioses que je ne comprends pas,
des merveilles qui me dépassent et que j'ignore.
⁴(Ecoute, laisse-moi parler :
je vais t'interroger et tu m'instruiras^{aa}.)
⁵Je ne te connaissais que par oui-dire,
mais maintenant mes yeux t'ont vu.
⁶Aussi je me rétracte
et m'afflige sur la poussière et sur la cendre^{bb}

^u L'homme, qui rapporte tout à lui, trouve étrange que la pluie tombe aussi là où elle ne profite à personne. Dieu a des vues plus larges. (Bible de Neuchâtel)

^v Grande plaine semi-aride.

^w Groupe d'étoiles formant une constellation.

^x Constellation.

^y La Couronne boréale.

^z La grande Ourse et la petite Ourse.

^{aa} Job reprend les paroles de Dieu, chapitre 38, verset 3, comme pour dire : « Tu m'as adressé là un reproche qui n'est que trop fondé ». (Bible de Neuchâtel)

^{bb} Geste de pénitence et de deuil.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

William Blake, « Le Tigre »

Ce poème de William Blake est paru en 1794 dans le recueil *The Song of Innocence and of Experience* (Chant d'Innocence et d'Expérience). Ce poème est souvent mis en relation avec « The Lamb » (L'agneau) du même auteur, et qui est l'opposé de ce poème, puisque l'agneau est doux, docile et apprivoisé.

Comme dans le discours que Dieu fait à Job, le poème est essentiellement constitué de questions. Le poète remet en quelque sorte en question la création de Dieu : il se demande d'où vient le mal et qui en est l'auteur. Dieu aurait-il été capable de créer un être mauvais ? En effet, le tigre est considéré comme un être mauvais, mais derrière cet animal on distingue une référence à l'homme. Toutes les questions demandent finalement qui a créé l'homme. Mais celles-ci ne trouvent aucune réponse, comme dans la Bible. Ce ne sont que des questions rhétoriques, qui n'ont pas pour but de trouver de réponse, mais de faire réfléchir l'homme sur la sagesse.

On relève une confrontation du bien et du mal dans la poésie de Blake. Dieu a créé le tigre, qui est perçu comme un être maléfique, seulement il a aussi créé de bons êtres. Blake se demande alors comment il a fait : « Celui qui créa l'agneau te créa-t-il ? ». Toute la puissance et la bonté de Dieu est alors remise en question.

Le poème de William Blake, de même que le Livre de Job, fait aussi référence à la Genèse. En effet, le poème parle de la création et du créateur : « Quelle main immortelle / A pu ordonner ta terrifiante symétrie ? ». C'est donc Dieu l'immortel qui est créateur du tigre. Dans les deux textes, on trouve un retour au récit de création. Contrairement à la Bible, où Dieu crée grâce à la parole, il crée ici avec ses mains, à l'aide des outils. Il est ainsi représenté comme un forgeron et donc comme un homme.

Enfin, dans le Livre de Job et dans « Le Tigre » est évoquée la création du matin et des étoiles, mais de deux façons différentes. En effet, on relève dans le récit biblique la question : « Qui posa sa pierre angulaire, parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des Fils de Dieu ? » Les étoiles et les anges chantent pour la joie de la création, et sont heureux de cette action. Or, dans « Le Tigre » on constate que l'enthousiasme n'est pas le même : « Quand les étoiles jetèrent leurs lances / et abreuèrent le ciel de leur larmes, / sourit-il en contemplant son œuvre ? ». Ici, le résultat de la création n'est pas le même, et les réactions des étoiles non plus, puisque celles-ci pleurent. Elles semblent penser que Dieu a fait une erreur en créant l'homme. De plus, dans la Bible, lors de la création du monde en six jours, tous les soirs, Dieu contemple son oeuvre et voit que ce qu'il a créé est bon. Seulement ici, le poète demande au créateur s'il a été fier de lui en voyant ce qu'il avait créé.

Le Tigre

Tigre¹, tigre, brûlant éclair
Dans les forêts de la nuit ;
Quel œil, quelle main immortelle²
A pu ordonner ta terrifiante symétrie ?

Dans quelles profondeurs lointaines, dans quels cieux
Brûlait le feu de tes yeux ?
Sur quelles ailes ose-t-il se dresser ?
Quelle main osa saisir ce feu³ ?

Et quelle épaupe et quel art
Put tordre les muscles de ton cœur ?
Et quand ton cœur commença à battre,
Quelle terrible main, quels terribles pieds ?

Quel fut le marteau, quelle fut la chaîne ?
Dans quelle fournaise était ta cervelle ?
Quelle fut l'enclume⁴ ? Quel terrible pouvoir
Osa en étouffer les mortelles terreurs ?

Quand les étoiles jetèrent leurs lances
Et abreuvèrent le ciel de leurs larmes⁵,
Sourit-il en contemplant son œuvre ?
Celui qui créa l'agneau⁶ te créa-t-il ?

Tigre, tigre, brûlant éclair
Dans les forêts de la nuit,
Quel œil, quelle immortelle main
Osa ordonner ta terrifiante symétrie⁷ ?

William Blake, « Le Tigre »
Chant d'Innocence et d'Expérience, (1794)

¹ Derrière le tigre et sa cruauté, se dessine la figure de l'homme.

² C'est Dieu l'immortel qui créa le tigre.

³ Le tigre est un être qui évoque le feu.

⁴ Dieu est un forgeron, et il a créé le tigre de ses mains.

⁵ Les étoiles pleurent la création de Dieu, c'est un malheur.

⁶ Référence au poème "The Lamb" du même poète, où l'agneau est docile et pur, contrairement au tigre.

⁷ Reprise de la première strophe : le poème tourne en rond. La question reste sans réponse.

Victor Hugo, « Les Malheureux », *Les Contemplations*

Ce poème est issu des *Contemplations*, recueil paru en 1856, inspiré à Hugo par la mort de Léopoldine, sa fille, et le deuil qui s'ensuivit. Le Livre V, intitulé « La Marche », d'où le texte est extrait, est un peu différent des autres livres de ce recueil puisqu'il marque le renouveau du poète, qui s'adresse à son entourage et lui montre sa vision du monde. Victor Hugo était un homme très croyant, c'est sans doute une des raisons pour laquelle « Les Malheureux » fait référence à Job.

Dans ce texte, Victor Hugo fait une opposition entre Prométhée – Titan condamné à se faire dévorer le foie par un aigle, enchaîné au Mont Caucase pour l'éternité –, et Job.

La première strophe évoque la situation de Prométhée damné par Zeus pour avoir volé le feu. Hugo désigne Prométhée, qu'il considère comme un souffrant glorieux, par une antithèse : « c'est le vaincu Rayon, le damné Météore ! ». Le fait qu'il soit un Titan, donc supérieur aux hommes, montre qu'il est admiré. Ainsi, Hugo, avec les deux derniers vers de la première strophe, souligne qu'il est plus facile de souffrir lorsque l'on est glorieux et admiré.

Il y a donc une opposition avec Job puisque contrairement à Prométhée, Job dans ce texte est misérable même dans sa souffrance. Comme dans le livre de Job, Hugo cherche à montrer que c'est dans l'abaissement que la grandeur morale se manifeste le mieux.

Les deux derniers vers du poème montrent ce paradoxe. Hugo fait une valorisation de la souffrance qui est selon lui plus honorable quand elle est misérable comme c'est le cas pour Job car c'est ce qui permet à Dieu de voir sa dévotion et sa foi envers lui. C'est une conception très judéo-chrétienne de la souffrance.

Avoir une montagne auguste pour poteau⁸,
Être battu des flots ou battu des nuées,
Entendre l'univers plein de vagues huées
Murmurer : -- Regardez ce colosse ! les nœuds,
Les fers et les carcans le font plus lumineux !
C'est le vaincu Rayon, le damné Météore !
Il a volé la foudre et dérobé l'aurore ! --
Être un supplicié du gouffre illimité,
Être un titan cloué sur une énormité,
Cela plaît. On veut bien des maux qui sont sublimes ;
Et l'on se dit : Souffrons, mais souffrons sur les cimes !

Eh bien, non ! -- Le sublime est en bas. Le grand choix,
C'est de choisir l'affront. De même que parfois
La pourpre⁹ est déshonneur, souvent la fange est lustre¹⁰.
La boue imméritée atteignant l'âme illustre,

⁸ Le poème fait ici référence à Prométhée, puni par Zeus pour avoir dérobé le feu sacré afin de le donner aux hommes. Le Titan est enchaîné au Caucase et livré à un aigle qui lui dévore le foie.

⁹ Symbole de richesse et du pouvoir, c'est l'habit que portaient les rois ainsi que les empereurs.

¹⁰ La « fange » désigne la boue et « lustre » signifie « qui donne de l'éclat » donc on voit qu'il y a une opposition, les misérables sont parfois plus honorables que les grands personnages.

L'opprobre¹¹, ce cachot d'où l'auréole sort,
Le cul de basse-fosse¹² où nous jette le sort,
Le fond noir de l'épreuve où le malheur nous traîne,
Sont le comble éclatant de la grandeur sereine.
Et, quand, dans le supplice où nous devons lutter,
Le lâche destin va jusqu'à nous insulter,
Quand sur nous il entasse outrage, rire, blâme,
Et tant de contre-sens entre le sort et l'âme
Que notre vie arrive à la difformité,
La laideur de l'épreuve en devient la beauté.
C'est Samson¹³ à Gaza, c'est Épictète¹⁴ à Rome ;
L'abjection du sort fait la gloire de l'homme.
Plus de brume ne fait que couvrir plus d'azur.
Ce que l'homme ici-bas peut avoir de plus pur,
De plus beau, de plus noble en ce monde où l'on pleure,
C'est chute, abaissement, misère extérieure,
Acceptés pour garder la grandeur du dedans.
Oui, tous les chiens de l'ombre, autour de vous grondants,
Le blâme ingrat, la haine aux fureurs coutumière,
Oui, tomber dans la nuit quand c'est pour la lumière,
Faire horreur, n'être plus qu'un ulcère, indigner
L'homme heureux, et qu'on raille en vous voyant saigner,
Et qu'on marche sur vous, qu'on vous crache au visage,
Quand c'est pour la vertu, pour le vrai, pour le sage,
Pour le bien, pour l'honneur, il n'est rien de plus doux.
Quelle splendeur qu'un juste abandonné de tous,
N'ayant plus qu'un haillon dans le mal qui le mine,
Et jetant aux dédains, au deuil, à la vermine,
A sa plaie, aux douleurs, de tranquilles défis !¹⁵
Même quand Prométhée est là, Job, tu suffis
Pour faire le fumier plus haut que le Caucase.

Victor Hugo, « Les Malheureux »,
Les Contemplations (1856), Livre V

¹¹ État d'avilissement.

¹² Cachot souterrain.

¹³ Samson est l'un des douze Juges nommés dans le Livre des Juges (Jg, 13-16). C'est un héros populaire présenté comme un protecteur des Israélites contre les Philistins. Il est d'une force extraordinaire qui lui permet de vaincre les Philistins. Sa force réside dans sa longue chevelure et une fois celle-ci coupée il est à la merci de ses ennemis, qui le jettent en prison à Gaza.

¹⁴ Épictète, philosophe stoïcien (début du 1^{er} siècle) fut, à Rome, l'esclave d'un maître qui le maltraita. Hugo prend l'exemple de ces deux hommes car ils ont tous deux été humiliés malgré leur valeur.

¹⁵ À partir de « et qu'on raille en vous voyant saigner », Hugo fait référence à Jésus lors de sa Passion. Il met en parallèle Job et Jésus.

Albert Camus, *La Peste*

Albert Camus est un écrivain et philosophe de l'absurde, un mouvement qui reconnaît le non-sens de la vie humaine, et réfute la vision théologique pour laquelle l'existence des hommes est guidée par les desseins de Dieu. Dans le roman *La Peste*, la ville d'Oran, en Algérie, est victime d'une épidémie de peste, et chacun des habitants doit lutter pour sa survie.

L'épisode présenté ci-dessous relate le prêche du prêtre de la ville, Paneloux. C'est le deuxième qu'il donne : alors qu'il avait d'abord annoncé la peste comme une punition divine méritée, la mort d'un enfant innocent l'ébranle, il se sent alors contraint de changer son discours, et d'avouer son incompréhension face à ce mal qui les afflige tous.

Le prêtre invite les habitants à accepter le sort qu'ils subissent, puisque c'est une décision de Dieu. Il tend à suivre les enseignements du Livre de Job, en reconnaissant que la sagesse divine est inaccessible et inconcevable pour l'homme, et qu'il ne faut donc pas la remettre en question, mais accorder sa confiance aveugle à Dieu.

Le narrateur, Rieux, le médecin qui croit plutôt en l'absurde, n'est pas convaincu par ce prêche. Pourtant la figure du prêtre est loin d'être caricaturale, il est d'abord un homme qui se questionne devant le Mal qu'il reconnaît sans pour autant comprendre son origine, et trouve la solution en s'en remettant totalement à Dieu. La foi en Dieu est alors présentée comme un moyen d'accepter la souffrance et la mort provoquées par la maladie, sans les légitimer par la raison.

Dans une église qui n'était pleine qu'aux trois quarts, il [Rieux] prit place et vit le père monter en chaire... Chose curieuse, il ne disait plus « vous » (par rapport à son premier prêche au début de l'épidémie), mais « nous »¹⁶. [...] Il disait à peu près qu'il ne fallait pas essayer de s'expliquer le spectacle de la peste, mais tenter d'apprendre ce qu'on pouvait apprendre. Rieux comprit confusément¹⁷ que selon le père il n'y avait rien à expliquer. Son intérêt se fixa quand Paneloux dit fortement qu'il y avait des choses qu'on pouvait expliquer au regard de Dieu et d'autres qu'on ne pouvait pas. Il y avait certes le bien et le mal, et généralement on s'expliquait aisément ce qui les séparait. Mais à l'intérieur du mal la difficulté commençait. Il y avait par exemple le mal apparemment nécessaire et le mal apparemment inutile¹⁸. Il n'y avait rien sur la terre de plus important que la souffrance d'un enfant et l'horreur que cette souffrance traîne avec elle et les raisons qu'il faut lui trouver. Ici, Dieu nous mettait au pied du mur¹⁹. C'est à l'ombre mortelle des murailles qu'il nous fallait trouver notre bénéfice. Le père Paneloux aurait pu dire

¹⁶ Le prêtre avait commencé son premier prêche par « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité », ici il s'inclut dans son propos, ce qui indique qu'il ne considère plus la peste comme un fléau qui n'atteint que les pécheurs, mais au contraire dont tous peuvent être victimes, y compris lui-même.

¹⁷ Marque le doute du prêtre qui ne s'exprime plus avec autant d'aisance, et le désaccord de Rieux, le médecin.

¹⁸ L'insistance sur l'adverbe dans la différenciation des deux types de maux que subissent les hommes permet à Paneloux de justifier sa première interprétation qui était une erreur : il a été trompé par les apparences.

¹⁹ Dans la Bible, Yahvé ne répond pas aux questions de Job, mais les contourne. Aucune explication n'est donnée par lui aux hommes. Sa sagesse ne leur est pas accessible, étant d'un autre ordre que la leur.

que l'éternité des délices qui attendaient l'enfant pouvait compenser sa souffrance, mais en vérité il n'en savait rien. Qui pouvait affirmer cela ? Ce ne serait assurément pas un chrétien, dont le Maître a connu la douleur dans ses membres et dans son âme. Non, le père resterait au pied du mur, fidèle à cet écartèlement dont la croix est le symbole, et il dirait sans crainte à ceux qui l'écoutaient ce jour-là : « mes frères, l'instant est venu. Il faut tout croire, ou tout nier. Et qui donc parmi vous oserait tout nier²⁰ ? » [...]

Certes la souffrance d'un enfant était humiliante pour l'esprit et le cœur. Mais c'est pourquoi il fallait y entrer. Mais c'est pourquoi, et Paneloux assura son auditoire que ce qu'il allait dire n'était pas facile à dire, il fallait la vouloir parce que Dieu la voulait... La souffrance des enfants était notre pain amer, mais sans ce pain, notre âme périrait de sa faim spirituelle²¹.

Il s'en doutait bien, on allait prononcer le mot effrayant de fatalisme. Eh bien il ne reculerait pas devant le terme si on lui permettait seulement d'y joindre l'adjectif « actif »...²² [...] Il ne s'agissait pas de refuser les précautions, l'ordre intelligent qu'une société introduisait dans le désordre d'un fléau. Il ne fallait pas écouter ces moralistes qui disaient qu'il fallait se mettre à genoux et tout abandonner. Il fallait seulement commencer de marcher en avant, dans la ténèbre, un peu à l'aveuglette, et essayer de faire du bien. Mais pour le reste il fallait demeurer, et accepter de s'en remettre à Dieu, même pour la mort des enfants, et sans chercher de recours personnel... Il nous fallait choisir de haïr Dieu ou de l'aimer.

L'amour de Dieu est un amour difficile. Il suppose l'abandon total de soi-même et le dédain de sa personne. Mais lui seul peut effacer la souffrance et la mort des enfants, lui seul en tout cas la rendre nécessaire, parce qu'il est impossible de la comprendre et qu'on ne peut que la vouloir... Voilà la foi, cruelle aux yeux des hommes, décisive aux yeux de Dieu, dont il faut se rapprocher...

Albert CAMUS, *La Peste* (1947)

²⁰ Le fléau est alors présenté comme une épreuve pour la foi, tout comme les malheurs de Job lui ont permis de montrer sa soumission totale à Yahvé.

²¹ Accepter et vouloir la mort d'un enfant si Dieu l'a provoquée correspond alors à l'acte de foi absolu, commis dans une confiance aveugle et illimitée en Dieu, qui fait écho à la résignation finale de Job ; tout comme la notion d'humilité qui est la leçon que tire Job grâce à l'intervention divine.

²² Le prêtre invite les habitants à ne pas attendre passivement, mais à réagir face à la souffrance qui les entoure afin de l'apaiser autant que possible.

Hanokh Levin, *Les Souffrances de Job*

Hanokh Levin est un auteur israélien (1943-1999) descendant d'une famille de rabbins hassidiques. Il nous a laissé, entre autre, de nombreuses pièces de théâtres. Son œuvre est particulièrement satirique et provocante. Parmi les nombreux thèmes « fâcheux » qu'il aime aborder, la religion tient une place de choix, et particulièrement les récits bibliques. Nous nous intéresserons ici à la pièce (de 1981) intitulée *Les Souffrances de Job*. Avec cette pièce, Hanokh Levin nous livre une réécriture de l'histoire de Job qui pourrait être située en l'an 33 de notre ère du fait de ses nombreuses références à Jésus Christ. Cette pièce est une démonstration d'athéisme de l'auteur car, en effet, Job finit par renier sa foi et n'est pas béni et restauré mais exécuté.

Nous présentons deux extraits de la pièce.

Dans le premier, nous avons un dialogue entre Job et Sophar, l'un des ses trois amis. Hanokh Levin nous montre un Sophar trompeur qui parvient à ses fins en jouant de l'affaiblissement de Job. On peut y voir l'opinion de l'auteur sur les chefs religieux en particulier, dont il montre les pouvoirs endocrinants. En effet, tout tourne autour du jeu de Sophar qui fait croire à Job que Dieu (son Père) lui parle et cela se termine sur une répétition (qui nous rappelle l'apprentissage) de ce qui est le modèle de prière le plus connu : le Notre Père.

Le passage se situe après la dispute entre Job et Bildad, où ce dernier doutait de l'intégrité de son ami et soutenait qu'il y avait forcément une cause, un péché commis pour mériter une telle punition.

SOPHAR.- Enfin, mes amis, que faites-vous de la pitié ?
La justice divine n'est pas que rigueur. Dieu
est aussi miséricorde, l'auriez-vous oublié ?
Qui sommes-nous pour nous montrer plus sévères que Lui ?
Qui sommes-nous pour juger Job ?
Un homme se noie, et nous, sur le rivage,
nous ne lui tendrions pas la main ?
Nous sommes tous ici-bas des orphelins apeurés
qui cherchent leur père.
Aurions-nous oublié la bienveillance paternelle ?
En te voyant te traîner par terre,
te gratter sur ton tas de cadavres²³,
nous aurions dû te regarder
avec les yeux bienveillants de ton père.

JOB.- Mon père ? Oui, j'ai eu un père.

SOPHAR.- Un père que tu appelais
la nuit, quand tu faisais un cauchemar.

²³ L'auteur fait référence aux détails du récit biblique : Job, atteint par un ulcère, s'est installé sur un tas de fumier à la porte de la ville, n'emportant qu'un tesson pour se gratter.

Tu te réveillais en sursaut, couvert de sueur,
et tu criais : papa !

JOB.- Papa ! Je criais : papa !

SOPHAR.- Il te répond. Tu n'entends pas ?

JOB.- Si je crois que je l'entends. Il me répond.
Oui, je vois distinctement
ses bras tendus vers moi.

SOPHAR.- Il ne t'abandonnera jamais.
Il te serre contre lui...

JOB.- Il me serre contre lui... je le sens...
(soudain, il pousse une plainte amère)
Papa, regarde ce qui m'est arrivé !
Regarde ce qui m'est arrivé dans ce monde
où tu m'as fait venir avec tant de joie.
Qu'est devenu ton fils !
Qu'est devenue la joie !

SOPHAR.- C'était un rêve, je te l'ai déjà dit,
le monde est une bulle de rêve.

JOB.- *(se calme peu à peu)* Oui, un rêve.
Ce n'était qu'un rêve.

SOPHAR.- Tu viens de te réveiller
dans les bras de ton père qui te berce doucement,
là-haut,
dans le firmament,
les étoiles d'un côté, la lune de l'autre,
tout est calme et tranquille, tu fermes les yeux,
tu les fermes pour ne plus voir...

JOB.- *(les yeux fermés)* Je les ferme pour ne plus voir...
(une joie silencieuse le gagne progressivement)
Mon père est vivant, bien vivant,
il s'est relevé du berceau de la mort,
mes fils et mes filles s'en relèveront aussi,
car le monde est un rêve, une bulle de rêve,
et la mort, comme la neige, fond au soleil.
Adieu malheurs, adieu souffrances,
adieu cadavres des mes enfants,
je suis redevenu le bébé blotti dans les bras de son père,

il m'emporte au firmament,
où tout est calme et tranquille,
je ferme les yeux,
je les ferme bien fort pour ne rien voir
du tout...
(Sophar le berce contre lui)
Berce-moi, papa, berce-moi, comme ça...

SOPHAR.- Appelle-le, parle-lui :
Notre Père tout là-haut...

JOB.- Notre Père tout là-haut...

SOPHAR.- qui siège dans les sphères célestes...

JOB.- qui siège dans les sphères célestes²⁴...

SOPHAR.- je remets mon âme entre Tes mains...

JOB.- je remets mon âme entre Tes mains...

SOPHAR.- je me réfugie sous Ton aile...

JOB.- je me réfugie sous Ton aile...

SOPHAR.- entends ma voix...

JOB.- entends ma voix...

SOPHAR.- écoute ma prière...

JOB.- écoute ma prière...

SOPHAR.- car Tu es bonté, clémence et miséricorde...

JOB.- car Tu es bonté, clémence et miséricorde...

SOPHAR.- Dieu tout-puissant, roi de l'univers

JOB.- Dieu tout-puissant, roi de l'univers.

ÉLIPHAZ.- Amis, regardez
Il nous a ouvert les portes du ciel
et nous appelés Ses fils
Son amour pour nous est infini
Mes très chers, nous sommes tous les fils de Dieu,
regardez, les cieus s'ouvrent.

²⁴ On reconnaît le début de la prière célèbre : « Notre Père, qui es au cieus ».

Le second extrait, ci-dessous, est le passage le plus contrastant avec le récit d'origine : ici, presque au moment de son dernier souffle et après ses nombreuses supplications sans réponse, Job renie sa foi.

Un coup d'état a amené au pouvoir un nouvel empereur, qui déclare le Dieu des juifs « nul et non venu ». Après avoir vu ses amis renier leur foi, et avoir refusé de le faire lui-même, Job est condamné à mort. Ici nous voyons Job en train de mourir : après avoir été acheté par un cirque (d'où le personnage du directeur) et empalé, il est donné en spectacle. Sa mise à mort parodie celle de Jésus sur la croix.

JOB.- Aah, de l'air ! Aah, mon Dieu !

De l'air ! De l'air !

LE DIRECTEUR.- Qu'est-ce que vous restez là les bras ballants ? !

Vous n'avez pas de cœur ? !

Donnez-lui de l'eau – il faut le maintenir

encore un peu en vie²⁵ !

Il y a beaucoup de monde qui se presse à l'entrée !

L'OFFICIER.- Trop tard. Le pal a déchiré le diaphragme

Et pénétré dans les poumons.

JOB.- Dieu n'existe pas –

Descendez-moi du pal ! Dieu n'existe pas !

L'OFFICIER.- trop tard, mon gars. La mort

a déjà fait son chemin.

Va avec elle...

JOB.- De l'air... Dieu n'existe pas...

Je vous le jure, Dieu n'existe pas !!!

L'OFFICIER.- Dommage. Pour le même prix,

tu aurais pu mourir

en restant fidèle à tes principes.

JOB.- Descendez-moi du pal !

Dieu n'existe pas – c'est mon dernier mot !

Hanokh Levin, *Les Souffrances de Job* (1981)

²⁵ Référence à la Passion du Christ : dans l'Evangile, des soldats donnent à boire à Jésus sur la croix.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

William Blake, *Yahvé répondit à Job du sein de la tempête* (Jb, 38, 1)

William Blake, célèbre poète, écrivain et illustrateur anglais, a été très influencé par le Livre de Job dans ses écrits et dans son art. En effet, Blake s'identifiait au personnage de Job car il a passé sa vie méconnu et appauvri. Il a donc réalisé *Illustration of the book of Job*, qui est publié en 1826, où l'on peut observer 315 illustrations. Le poète n'a pas donné de noms à ses illustrations, mais des spécialistes ont utilisé des citations bibliques pour les nommer. Voici une image titrée *Yahvé répondit à Job du sein de la tempête*

Cette illustration met en scène Dieu se manifestant sur terre pour faire son discours à Job : c'est une théophanie. Dieu est situé au-dessus des autres personnages, et l'on peut ressentir sa puissance dans sa posture. De plus, la position de ses bras fait référence à l'œuvre de Michel Ange *La création d'Adam*. Il y a alors un lien entre Dieu et l'homme.

Job et sa femme sont situés en-dessous, en position de prière devant Dieu et semblent le supplier. Il peut paraître étrange de représenter la femme de Job au même niveau que celui-ci puisque cette femme a essayé de le détourner de Dieu et de la religion. Mais on peut supposer que Blake a voulu faire ici une référence à la *Genèse* et à Adam et Ève ; comme si tout recommençait depuis le début, et comme si nous nous retrouvions au moment de la création. Cela pourrait être la re-création. Enfin, les amis sont situés tout en bas de l'image. Ils sont recroquevillés sur eux-mêmes, cachent leur visage et semblent terrifiés. On peut relever une opposition. En effet, Job est tourné vers Dieu, le regarde, et semble donc avoir confiance : il semble savoir qu'il est un homme juste et que Dieu ne lui fera rien. Contrairement à lui, les trois amis sont fermés sur eux-mêmes et envahis par la terreur. William Blake met donc en scène une apparition de Dieu où chaque personnage occupe une place précise, plus ou moins proche de Dieu.



Yahvé répondit à Job du sein de la tempête, (Jb, 38, 1)
William Blake, 1826

Francis Grüber, *Job*

Francis Grüber peint en 1944 cette toile, représentante de l'expressionnisme, mouvement caractérisé par une vision subjective et émotionnelle du monde, qui s'affirme au début du XX^{ème} siècle. Il s'agit d'une allégorie de l'Occupation allemande de la France durant la seconde guerre mondiale. Mais quelle est donc la relation entre ce tableau et le personnage biblique, outre le nom ?

Tout d'abord, nous remarquons les similitudes physiques du personnage représenté avec le Job de l'Ancien Testament. Nous voyons un homme rasé, amaigri tel Job après la perte de ses enfants (il s'est alors rasé les cheveux en signe de deuil) et de tous ses biens. De plus, sa position rappelle fortement celle du *Penseur* de Rodin (1902). En effet, cette sculpture, est une représentation de Dante, qui était la fois un être au corps martyrisé et un homme décidé à transmuter sa souffrance par la poésie comme Job à utiliser sa foi pour surpasser ses supplices. Le personnage du tableau est courbé sur lui-même, semblant être profondément dans ses pensées.

Le tableau opère une transformation de cet homme, que la Bible présente comme béni de Dieu. Ici, il devient victime des camps de concentration comme nous pouvons l'interpréter par l'aspect physique du personnage et sans doute aussi par la barricade qui évoque le ghetto. On remarque l'absence de lumière et le fait que la seule image du ciel soit un maigre carré entre deux immeubles. Dieu est absent.

En bas, à gauche du tableau, nous apercevons une feuille de papier par terre. Le peintre y a écrit les mots suivants : « Maintenant encore, ma plainte est une révolte et pourtant ma main comprime mes soupirs. » Il s'agit du verset 2 du chapitre 23 du livre de Job. Il y a un questionnement du mal, du mal qui s'abat sur certaines personnes, comme les persécutés de la guerre, sans aucune raison. Par le biais de ce papier sur le sol, nous comprenons que cette page est rejetée, que tout ce qu'elle induit est rejeté. Il y a une désacralisation des thèmes bibliques à travers cette œuvre et nous comprenons alors qu'il s'agit du tableau d'un non-croyant qui contraste avec l'histoire d'un Job à la foi immense.



Job, Francis Gruber, 1944
162 cm x 130 cm, The Tate Museum, Londres

